

son idée, se vêtit rapidement. Alors il la saisit brutalement au poignet, et la traîna derrière lui jusque dans la rue.

— Où me conduis-tu ? gémit-elle.

— Où je te conduis ? Ah ! tu veux le savoir ! Je te conduis à un rendez-vous d'amour, ma belle. J'ai pensé que tu devais trouver le temps long après ton cher amoureux Pierre, que tu rêvais peut-être à lui ? Alors je me suis dit que ce serait une charité de vous réunir !

— François, grâce ! Que veux-tu faire ! C'est épouvantable ! Laisse-moi rentrer !

— Non, non ! rugit le misérable en la traînant sur la route ; il s'ennuie là-bas, tout seul, il faut aller le distraire, lui tenir compagnie ! Viens !

Ils arrivèrent ainsi à la poudrière. Au milieu de la nuit, la silhouette du factionnaire, toujours drapé dans sa large houpelande, se détachait, sombre et immobile.

— Qui vive ?

— Allons, calme-toi ! Vois, comme je suis bon ! Je t'amène ta bonne amie. Je suis gentil, hein !

— Halte ! ou je fais feu !

— Mais non, mon brave, tu ne me tueras pas devant ton amoureux, tu...

Un coup de feu retentit dans la plaine, et François s'abattit comme une masse, en murmurant une dernière imprécation. Anne-Marie s'était évanouie.

Au bruit de la détonation, le poste accourut.

— Qu'y a-t-il ? s'écria le sergent.

— Voilà, répondit le factionnaire. Je venais de relever la garde de mon camarade Pierre et de prendre sa faction, quand un homme s'est approché de moi en proférant des menaces. J'ai crié : " Qui vive !... Halte ! " Il a continué d'avancer en me menaçant. Alors j'ai obéi à ma consigne, j'ai tiré. Je crois bien qu'il a son compte.

ADRIEN VÉLY.

MORT D'AMOUR

I

Sous la douce brise du soir, à l'ombre d'un cyprès, un tout jeune homme songeait.

Il y avait dans sa physionomie quelque chose de doux, de mélancolique ; même l'éclat de son regard révélait en lui une grande tristesse mêlée d'une flamme mystérieuse.

Souvent, ainsi, après la journée, il allait se reposer à l'ombre de ce cyprès, qui lui rappelait tant de doux souvenirs effacés, et tout en regardant, d'un regard langoureux, la marche lente et solennelle des étoiles, lesquelles, de leurs sphères éthérées, semblaient se railler de ses soupirs et de ses pleurs, il songeait tristement à celle qui, si souvent, venait s'asseoir près de lui, sur ce même banc, à l'ombre de ce même cyprès.

Hélas ! triste fatalité du sort, elle n'était plus là, la vierge qui le faisait rêver, la vierge candide aux yeux d'azur, qu'il aimait tant !...

Loin, bien loin, elle s'était enfuie, attirée par une autre lueur, après s'être enivrée au charme attirant de l'amour si vrai de celui qui lui avait ouvert son cœur pour toujours.

Si, parfois, maintenant, elle le rencontrait, elle levait haut la tête, un petit sourire ironique, mal dissimulé dans le coin de ses lèvres roses, et c'était tout ce que le pauvre amoureux apportait de celle qu'il adorait. Il allait rêver aux débris, débris mortels, débris sinistres de son amour déçu, une fois seul, loin du tumulte du monde, sous l'ombre de l'immense robe de deuil de la nuit, tranquille, à l'abri de ce cyprès, en face des étoiles, ses amies les plus fidèles, celles qui ne le quittaient jamais...

Il lui arrivait, dans le chaos de ses rêveries, qu'une lueur subite, pareille à celle qu'allume l'incendie dans un ciel obscur, venait reluire dans son regard terne. Mais c'était une lueur aussitôt repoussée. Alors, malgré lui, malgré tous ses efforts, d'amères larmes, des larmes d'un cœur brisé, coulaient, brillantes, sur ses joues.

Quelquefois la nuit, dans un sommeil peuplé d'affreux cauchemars, il y rêvait : il lui semblait la voir belle, imposante, qui écoutait son chaud, son brûlant amour. Il lui semblait qu'il était à ses genoux, baisant ses petites mains blanches et effilées, et qu'elle lui souriait tendrement, heureuse de recevoir ses caresses.

Hélas ! ce n'était qu'un rêve...

Il s'éveillait, le sourire aux lèvres, la joie au cœur ; mais ce sourire, cette joie, desirs de tous ses instants, disparaissaient pour faire place à une noire mélancolie, à une profonde tristesse, qui le forçait, malgré son courage, à une insomnie complète.

Et dans cet état d'âme, dans cet affreux découragement, il s'écriait, en proie à d'horribles convulsions :

— Pourquoi vivre... pourquoi, puisqu'il faut tant souffrir !...

II

Un soir d'été, lorsque tout est fleuri dans la nature, lorsque les roses, les marguerites, les pervenches, les violettes sont épanouies, il la rencontra, heureuse, gaie, souriante, donnant le bras à un autre jeune homme.

À cette vue, aussi soudaine qu'inattendue, le pauvre amoureux reçut en pleine poitrine un choc terrible ; celui qui devait le conduire au tombeau.

Longtemps il erra, triste, taciturne, le cœur gonflé de pleurs, la gorge pleine de sanglots, à travers les rues solitaires, cherchant dans l'exercice du corps un remède à son mal incurable, un spécifique pour son pauvre cœur meurtri.

Enfin, il se décida à revenir chez lui, mais, cette fois, pour s'enfermer dans sa chambrette, où il pourrait, tout à son aise, sangloter sur son bonheur perdu sans craindre d'être surpris.

Oh ! comme elle lui rappelait bien des réminiscences vivantes, cette chambrette !...

C'étaient deux souvenirs, tout ce qui lui restait de sa vie brisée : le cyprès et sa chambrette, sa douce chambrette qu'il avait prise en amitié, où il apprit à rêver ses premières amours, à former d'incalculables chimères, à bâtir d'immenses châteaux en Espagne, et où il connut l'envers des passions humaines, futilités, passions éphémères qui ne durent qu'un jour. La moindre flamme suffit pour les brûler ; le moindre souffle, si faible qu'il soit, suffit pour ôter le lustre qui, il y a un instant, lui semblait beau, et que maintenant il ne voyait que terne.

Aussitôt rentré, il se laissa choir sur un fauteuil, croyant trouver dans les larmes un soulagement.

Mais sa douleur n'en fut que plus aiguë.

Il alluma une lampe et écrivit la lettre suivante à celle qu'il aimait.

— Il lui disait :

Blanche,

Seul !... je suis seul, puisque tu m'abandonnes... puisque tu en préfères un autre à moi. Tu étais mon idéal, ange adoré. Je t'aimais et t'aurais aimée toujours si tu l'avais voulu.

Ce soir, après t'avoir vue au bras d'un autre, je suis triste, mon cœur souffre ; par d'horribles souffrances il est envahi. Garde cette lettre, Blanche, garde la comme un souvenir de moi.

Oh ! Blanche, tu as brisé mon cœur, adieu !... adieu !...

ALFRED.

Il la mit sous enveloppe et l'expédia.

Le lendemain soir, lorsqu'elle arriva chez elle, une lettre l'avait précédée.

Elle l'ouvrit et lut, un sourire au coin de ses lèvres, roses, ces touchantes paroles, écrites pour elle, inspirées par elle, puis les livra à la flamme.

Comme elle regardait se consumer le papier elle eut un remords : sa haine tomba tout à coup pour faire place à une grande pitié, à un grand trouble intérieur.

Elle voulut retirer la lettre de la flamme ; mais il était trop tard : elle ne garda, des mots brûlants qui lui avaient attendri le cœur, qu'une parcelle à moitié carbonisée et dont elle ne put lire que ces mots, débris d'un tendre amour : "... tu as brisé mon cœur... adieu ! adieu !..."

Oubliant tout, même les convenances, elle courut trouver celui qui se mourait de son amour, qui se mourait pour elle.

Elle le trouva dans sa chambrette, le dos appuyé sur le dossier de son fauteuil, la tête en arrière, une plume entre ses doigts glacés, comme s'il eut voulu essayer de composer, jusqu'à l'instant suprême, pour l'objet de son cœur, l'objet de ses rêves, un mot agréable, une touchante parole.

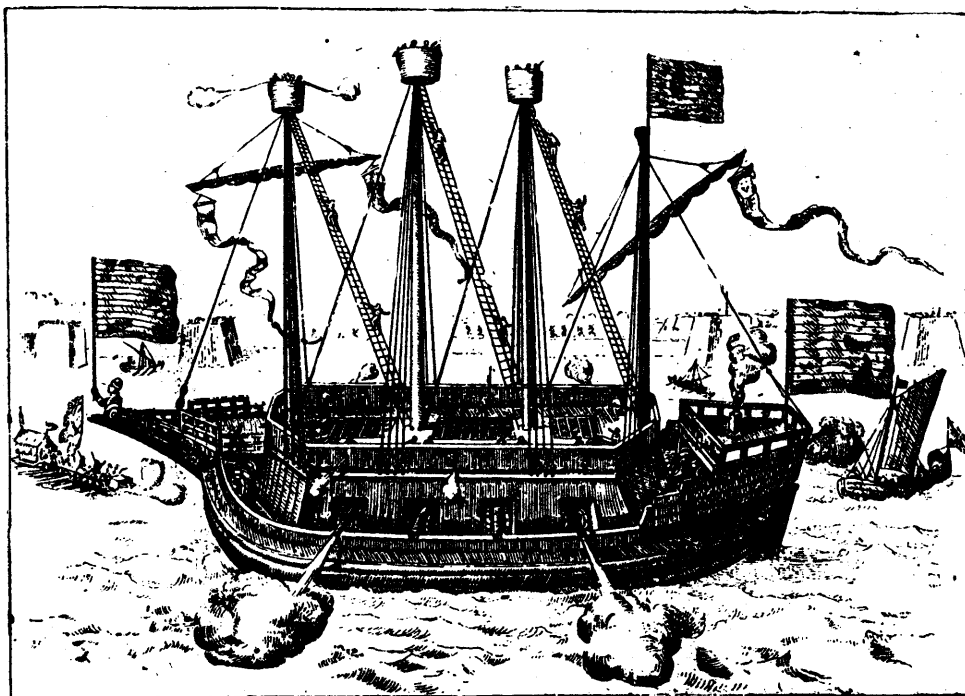
Et, en effet, sur la feuille étendue devant lui, sur laquelle reposait sa main inerte étaient tracés ces mots : " Je suis mort d'amour..."

Devant ces paroles sorties de la tombe elle se sentit défaillir : ses jambes refusèrent de la soutenir ; elle se laissa tomber lourdement sur le parquet, à côté de celui qu'elle haïssait jadis.

Au matin, à l'aurore, les oiseaux, avec leur gazouillis charmant, chantèrent, près de la croisée, les funérailles de l'amoureux et le *requiem* de l'aimée repentante.

Alphonse Lingras

Le plus grand défaut de la pénétration n'est pas de n'aller point jusqu'au bout, c'est de le passer. — LA ROCHEFOUCAULT.



LES PREMIERS NAVIRES CUIRASSÉS

En 1585, les citoyens d'Antwerp construisirent une vraie citadelle flottante.